



© COPYRIGHT: Décembre 2007 - Jacques Simon TIMOTEI

<http://www.corsicamea.fr/>

EN SE RENDANT A ROME, M. EDEN DEVRAIT PASSER PAR STRESA.

45 HEURES DU MATIN - EDITION DE PARIS

Le Petit Journal

Des épreuves de 400 millions sur les Assurances venant... Sans compter l'économie de temps !

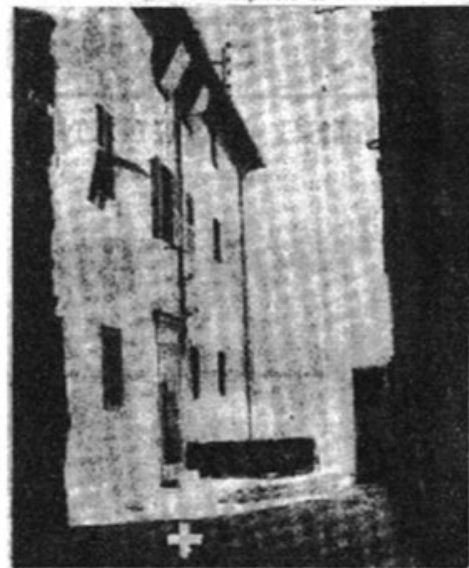
A 4 H. 10 DU MATIN SPADA EXPIAIT

« Si je me suis rendu à la justice des hommes c'est que le Christ l'a ordonné »

Ainsi parla le roi du maquis avant de marcher courageusement à la guillotine



(Photo transportée de Bastia à Port-au-Prince)



La croix marque l'entrée où fut dressée la guillotine devant la prison de Bastia. (Ph. Alcard, Marseille)

(De notre envoyé spécial, Pierre Martineau, par téléphone)

Bastia, 21 Juin. — Spada, le plus célèbre des bandits corses, quatorze fois meurtrier, a expié.

M. de Paris, sa guillotine et trois aides sont arrivés hier, et depuis l'aube une foule curieuse et dense stationne sur le port.

Si Bastia admet par obligation, que M. Delbier fasse dans la ville fonctionner sa sinistre machine, les habitants ne veulent l'héberger, ni lui, ni ses valets, et pour cette raison, le bourreau a dû demeurer à bord du « Général-Bonaparte » qui l'avait amené de Marseille.

Le procureur général avait bien essayé de réquisitionner une chambre à l'hôtel de France. Mais le directeur fit un tel scandale que le magistrat dut capituler.

Bastia en rumeur

La ville offre une curieuse physionomie. Après les cérémonies religieuses des premières communions qui se sont déroulées aujourd'hui, j'ai pu voir errer tout près de la prison des jeunes filles tout de blanc vêtues dont la conversation roulait sur l'exécution toute proche.

J'ai vu aussi M. Delbier flâner par la ville et les gamins sur son passage se sauvaient en criant : « C'est lui ! C'est lui ! »

Les cafés sont pleins de gens discutant ferme; Spada, pour la dernière fois, défraie la chronique.

Depuis son transfert à Bastia, le bandit a changé. Il consent à parler avec ses gardiens, qui jamais ne le quittent, et à jouer avec eux aux dames, voire même aux dominos.

Dernièrement, il s'est confessé, et depuis son moral s'est sensiblement amélioré. On l'a vu une fois pleurer. Remords ? Ou plus simplement peut-être pressentiment d'une fin prochaine. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un excellent appétit.

Affrontera-t-il avec courage les bois de justice ? Les avis sont partagés. Cette incertitude divise une fois de plus les Corses en deux clans.

La courageuse expiation du bandit Spada

Les gardiens s'ingénient à cacher à l'intéressé, jusqu'au moment fatal, la terrible vérité. Si le condamné paraît intrigué par des bruits insolites qui parviennent jusqu'à lui malgré les murs épais de son cachot, les surveillants s'efforcent de les attribuer aux exercices de défense passive qui se déroulent à Bastia.

Le montage de la machine

La nuit s'avance. Vers 1 heure du matin, je rencontre un fort détachement de soldats en tenue de campagne qui vont à la prison.

Ce quartier de la ville est particulièrement animé. Les habitants sont à leurs fenêtres et s'interpellent.

Les nouvelles les plus fantaisistes circulent : Spada a été grâcié. Puis, on



La dernière fois que le bandit fut aperçu dans la rue

annonce qu'il s'est pendu dans sa cellule.

A 3 heures, le sinistre fourgon de justice, traîné par deux robustes percheros, dont un est monté par un soldat, quitte le parc d'artillerie où il était gardé. Sur le siège avant, entre ses aides, M. Deibler, immobile, les deux mains posées sur les genoux, semble une figure de cire.

Les roues cerclées de fer du lourd véhicule résonnent lugubrement sur les pavés. Et loin, très loin derrière, le peuple suit silencieusement.

La voiture s'engage dans la rue Notre-Dame et s'arrête devant la prison. Déjà, les valets ont sauté à terre et aident le bourreau à descendre. Il est de petite taille, voûté, presque bossu, une barbiche en pointe et des moustaches blanches lui donnent un air de vieux mousquetaire.

Du fourgon, les aides ont extrait les lourdes poutres qui servent de socle à la guillotine. Et dans cette petite ruelle, tout près d'une vieille église, la machine de mort prend rapidement forme.

Toutes les rues conduisant à la prison sont gardées par des tirailleurs sénégalais qui ne connaissent que la consigne. Aussi, nous ne sommes que quelques privilégiés à avoir pu approcher.

A 3 h. 40, MM. Orsatelli, avocat général, remplaçant le procureur général, Graziani, juge d'instruction, et ses

deux greffiers, l'abbé Belgodère et le docteur Zuccarelli, pénètrent dans la prison.

« J'aurai du courage,
j'ai compris »

affirma Spada au réveil

M. Orsatelli réveille le condamné qui dort profondément.

— Ayez du courage, lui dit-il.

Spada n'a aucun sursaut. Et, d'une voix nette, il répond :

— Ça va, j'en aurai, j'ai compris.

Puis il se lève et demande le costume de velours qu'il portait lors de son arrestation et chausse une paire de souliers neufs. Après avoir fait une toilette méticuleuse, il remet tout en place et, se tournant vers les personnes présentes :

— Je suis prêt, dit-il.

L'abbé Belgodère, très ému, prononce quelques paroles d'encouragement. Mais Spada, agacé, s'écrie :

— J'aurai du courage ; ne vous en faites pas.

La prison ne possédant pas de chapelle, un autel a été dressé dans le greffe. Affreusement pâle, mais très calme, Spada assiste agenouillé à la messe.

Les minutes s'écoulent, terriblement longues. Enfin, le criminel se redresse. Le docteur Zuccarelli lui tend un cordial, mais Spada plaisante :

— Je n'ai jamais fumé, ni bu d'alcool. Je n'aurai plus le temps de m'y habituer.

Un de ses défenseurs s'est approché et demande :

— Voulez-vous écrire à votre famille, lui faire remettre quelques objets ?

— Non, répond le bandit.

Et brusquement :

— J'ai été brutal, violent, j'ai tué, pardonnez-moi. Un jour, la grâce de Dieu m'a touché et je n'ai plus rien fait de mal. C'est Dieu qui m'a dit de me rendre et je me suis rendu.

« Adieu, au revoir »

Les aides se sont emparés du condamné. Rapidement, à coups de ciseaux, la nuque est dégagée des cheveux trop longs, la chemise est largement échancrée et des épaules puissantes apparaissent, les bras sont liés derrière le dos, les pieds entravés par une corde.

Aux deux valets qui veulent l'aider à marcher, Spada déclare :

— Je marcherai seul.

L'homme embrasse passionnément, à plusieurs reprises, le crucifix que lui tend le prêtre. Encore trois pas, et il s'arrête dans l'encadrement de la porte de la prison.

— Adieu, crie-t-il.

— Adieu André, s'écrient ses défenseurs.

— Allez, au revoir, répond l'homme. Dans la foule, là-bas, après les barages de soldats, des voix reprennent :

— Adieu André, adieu.

Les aides ont pris rapidement le criminel chacun sous un bras et le jettent sur la bascule. Un éclair, un bruit sourd : c'est fini.

La tête est tombée dans une sorte de petite baignoire remplie de son et le corps mutilé, rejeté par le bat-flanc de la guillotine, choit dans un grand panier d'osier.

Le sang gicle. Un lieutenant d'infanterie a sa tenue maculée. Un homme reçoit du sang sur le visage. Il est 4 heures 10.

Le « Tigre de Cirnaca » est mort en homme. ●

L'ILLUSTRÉ

TOUS LES
DIMANCHES

DU PETIT JOURNAL

ET SON SUPPLÉMENT AGRICOLE

GRAND HEBDOMADAIRE POUR TOUS

50



SPADA DEVANT SES JUGES

Le terrible verdict prononcé, Spada ne répondit devant le jury de son crime, mais d'innocentes paroles, complètes devant le tribunal militaire d'Alger, sous l'inspiration mystérieuse de l'éléphant d'acier de guerre. Le roi du monde devra répondre bientôt à ses juges...